
BULLETIN
AUGUSTE-COMTE

COMITÉ DE RÉDACTION :

Georges DEHERME
DIRECTEUR

Alfred DUBUISSON
ADMINISTRATEUR

Julien PEYROULX
SECRÉTAIRE

SOMMAIRE :

	Pages.
Le Positivisme actuel : Le banquet des Ugolins.....	321
Auguste Comte : Lettre d'A. Comte à M. Bosson, ouvrier typographe. — Auguste Comte examinateur.....	334
Histoire du positivisme : Samuel Kun et la Revue Occidentale.....	337
Diffusion, infiltration du positivisme : De l'importance des sentiments dans la folie d'après Comte. — La liberté testamentaire. — La famille, cellule sociale.	339
Controverses et disputes : Des modes de discussion. — Bévuc de journaliste..	347
Bibliographie positiviste : I. Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme. — II. Ouvrages de critique ou de culture générale. — III. Périodiques.....	350

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

16, RUE SAINT-SÉVERIN, 16

PARIS (V^e)

Le régime matérialiste de la prétendue propriété littéraire a généralisé la simonie, la prostitution de l'esprit. En asservissant l'intelligence à l'argent et au nombre, ce régime a été un des facteurs de notre anarchie mentale et morale.

Parce qu'il se propose la régénération des opinions et des mœurs, le *Groupe Auguste-Comte* ne connaît donc pas les « droits d'auteur », non plus qu'aucun autre « droit », hormis celui de faire son devoir. *En conséquence il autorise sans condition, il sollicite même la reproduction de tout ce qu'il publiera.*

A NOS LECTEURS, A NOS COLLABORATEURS

La rédaction d'un Bulletin documentaire devant être objective, impersonnelle, nous prions nos collaborateurs, qui sont tous nos lecteurs, de s'abstenir de littérature, en résumant le plus possible les notes qu'ils veulent bien nous transmettre.

Nous espérons qu'ils ne se froisseront pas quand nous procéderons nous-mêmes à cette condensation nécessaire. Comme lecteurs, comme positivistes, ils trouveront une ample compensation au petit sacrifice d'auteur que nous leur demandons de consentir.

BULLETIN AUGUSTE-COMTE

Notre entreprise et les circonstances n'exigeant point une publication régulièrement périodique de notre Bulletin, nous fixons le prix de l'abonnement non plus à l'année mais par série de 10 n^{os} se composant d'au moins 320 pages.

ABONNEMENT A LA SÉRIE DE DIX NUMÉROS	15 fr.
UNION POSTALE.....	20 —
Le Numéro, sur demande ou à notre librairie franco....	2 —

LE POSITIVISME ACTUEL

LE BANQUET DES UGOLINS.

La méthode positive est sûre. Cette fois encore, ce que nous redoutions n'a pas manqué de se produire, aggravé par tous les malins et les « réalistes » du chaos. Le gâchis s'est accru.

Jusqu'ici, et durant la trop longue carence d'une spiritualité effective, la diplomatie était un expédient souvent utile, l'art des compromis pour instaurer un équilibre d'antagonismes politiques, économiques ou ethniques. Elle est devenue un maquignonage d'affaires entre mercantis sans scrupules, receleurs et bandits. C'est la ploutocratie, épanouie et soutenue par la sainte démocratie, qui règne. Saluons ! C'est pour ça que la France a donné le meilleur de son sang, la fleur de sa jeunesse...

Dans la sentine dorée de Gênes, où se coudoyaient financiers, politiciens, aristocrates, cambrioleurs, escarpes, académiciens, évêques et roi, il ne fut question, somme toute, que de gruger les peuples au profit d'on ne sait quelle oligarchie occulte. Si l'un de nos morts glorieux avait pu ressusciter un jour pour assister à ce répugnant spectacle, il se fût répété, en rentrant dans sa sereine subjectivité : « Heureux ceux qui sont morts pour une juste cause ! » Car la cause d'une France libérée, rendue à son destin apostolique d'une civilisation plus hautement humaine, cette cause sacrée n'est pas défailante. Tant qu'il y aura un disciple d'Auguste Comte, il restera un porteur de ce flambeau.

La logique des événements est inflexible. Ce qui est pro- vient de ce qui fut. Une volonté, bonne ou mauvaise, est déterminée par un sentiment, lequel naît de l'instinct amélioré ou vicié par l'idée. N'était cette fatalité, combien nous regretterions d'avoir si souvent raison !

Les positivistes que nous sommes furent parmi les rares patriotes clairvoyants qui annoncèrent la conflagration mon-
*

diale; puis les conséquences désastreuses d'une guerre s'éternisant faute de responsabilité, de continuité, d'unité dans la direction et l'administration. Nous fûmes les seuls à prévenir que, traitée au hasard des divagations de l'éloquence, des influences étrangères et des suggestions de lucre, par un ramas de politiciens ignares et chimériques, une paix de lassitude ne serait qu'une duperie pour la France victorieuse, un armistice troublé et bientôt rompu. Aussi, l'unique tentative sérieuse de préparer une paix durable et d'organiser l'opinion publique pour une action réellement reconstitutive fut-elle celle d'un positiviste. Les autres groupes ne s'agitèrent que pour préparer les élections. Enfin, depuis, nous n'avons cessé de montrer quelles confusions de Babel allaient susciter une Société des nations d'étiquette et les multiples conférences, dont chacune, successivement, devait se conclure par une diminution de la France, un renoncement de l'humanité.

Ahuri par la presse de partis ou d'affaires, le public imaginait que s'ouvriraient ainsi les assises de la paix universelle. Qui l'instruirait? Il n'y a, en effet, que le positivisme pour enseigner que la discussion, ne favorisant jamais que la ruse, le mensonge, tout ce qui corrode, ne saurait organiser ni construire. On ne persuade pas des intérêts aveugles et des haines forcenées qui s'affrontent. La parole n'est alors, dans la guerre sournoise qui reprend, qu'un gaz asphyxiant de la fourberie, et non le moins terrible.

C'est ainsi qu'on en vint à cette invraisemblable réunion de Gênes. Là, plus de méprise possible. L'ignominie s'étala cyniquement. Enhardis jusqu'à une folle témérité par la complicité tacite d'une opinion publique abrutie, stupéfiée, qui ne réagit plus, politiciens et forbans cosmopolites osèrent admettre à leur prétendu Conseil des nations les représentants d'une horde de criminels.

Vraiment, il est effarant de penser que nous fûmes encore les seuls à crier d'abord : « Non, non, pas ça!... Palabrez, trafiquez, poussez l'Europe aux abîmes ; que toute l'humanité même périsse par votre démente suicide et notre veulerie qui vous supporte. Mais épargnez-nous du moins l'odieuse tyrannie des tortureurs de Moscou, des brutes cupides, lubriques et féroces, des stupides fauteurs de l'épouvantable

famine russe, les communistes de la mort dans l'abjection ! » Certes, depuis, peu à peu, d'autres voix se sont élevées. Mais entre elles et la nôtre, il reste la différence qu'il y a entre un rappel régénérateur à des principes supérieurs et les balbutiements tardifs d'arrivistes ou de partisans.

Au vrai, pas une secte, pas un parti ne se tient au social. Leur bon sens, leur vertu ne sont que de circonstance. Ce n'est jamais que tactique, stratégie. Les plus beaux élans y cèdent au premier souffle contraire. Leur erreur irrémédiable est de toujours subordonner le but qu'est l'ensemble aux moyens qu'ils sont. C'est pourquoi leur nature est de divaguer et de s'agiter.

Tous les dirigeants, au temporel comme au spirituel, rois, présidents, ministres, académiciens, et même pontifes, pour se réserver la puissance, renoncent à l'exercer, ils participent à l'anarchie afin de garder l'autorité et ses avantages. Comme Ugolin, ils mangent leurs enfants pour leur conserver un père durant quelques heures. La presse, l'administration et le gouvernement des démocrates sont peuplés de ces Ugolins voraces.

Dans le panier de crabes de Gênes, dans ce royaume d'aveugles bavards, il n'y eut que la France républicaine et la Belgique pour faire à peu près figure de nations civilisées. Mais pourquoi allèrent-elles s'y compromettre ? Et la France surtout, pourquoi se laissa-t-elle aller à charger un de ses diplomates de négocier — quoi ? — avec les malfaiteurs russes ? Et pourquoi ses ministres reçurent-ils tant de dames voilées ? En sommes-nous là, nous les victorieux ?

Malheureusement, toute la presse s'emploie à troubler le bon sens, à réduire la dignité, à fausser l'honnêteté foncière de notre peuple. Et celui-ci ne s'indigne plus du pire. On regrettera de plus en plus le grand journal d'informations, indépendant de l'argent et des partis, que nous avons voulu lancer il y a quatre ans. Il eût informé exactement, éclairé, dirigé cette force irrésistible qu'est l'opinion publique. Il eût mis en garde nos dirigeants contre les séductions de leur propre éloquence, les excès de leur roublardise et les tentations des sirènes de la finance.

Tout s'effondre, puisque les hommes ne résistent plus à ce qui détruit. Cette conférence de Gênes est le sinistre prélude

de la catastrophe morale qui menace l'humanité dans son être.

Il le faut bien reconnaître, le public n'ignore pas tout à fait ce qui se trame. Il y consent de son inertie. Pour l'entretenir dans cette torpeur complice, il n'y eut qu'à lui laisser entendre que, rentier, salarié, commerçant ou industriel, chacun aurait sa part du butin.

Devant un patriciat qui abdiqua en ne reconnaissant plus ses devoirs essentiels, qui d'ailleurs, en se multipliant à l'excès, n'est plus qu'un parasitisme insupportable, on voudrait espérer l'accession au pouvoir temporel d'une élite du prolétariat. Mais les hommes sont plus de leur temps que de leur classe. Sans foi, sans amour, sans raison, qu'ils soient en bourgeron ou en redingote, ils rêvent, s'agitent, se fourvoient et délirent pareillement. Nous voyons bien que les chefs syndicalistes valent nos ministres et nos administrateurs. Ils se poussent par d'analogues procédés, ils sont choisis pour des talents négatifs similaires, ils se maintiennent par de semblables intrigues, ils sont également sensibles aux mêmes pressions. Le système, fonctionnant en haut ou en bas, ne saurait donner d'autres résultats. Pour tous, du rustre au lettré, la politique n'est que truquage, rouerie, industrie, par lesquels on conquiert le pouvoir, les places, les profits et les honneurs.

Comment le sens moral a-t-il pu s'émousser ainsi chez un peuple qui, ayant stigmatisé immortellement *Tartufe*, avait eu toujours horreur de ce prétendu hommage à la vertu qu'est l'hypocrisie; qui, à l'heure de ses plus farouches colères, s'empressait d'inscrire sur ses barricades : « Mort aux voleurs ! »

Eh bien ! Auguste Comte en a signalé la cause, à tout le moins pour la politique, en nous montrant que la pratique du système électoral et délibérant « fausse les esprits par l'habitude des sophismes continuels, corrompt les cœurs d'après des mœurs vénales ou anarchiques, et dégrade les caractères sous l'essor croissant des tactiques parlementaires ».

Évidemment, s'ils savaient, les hommes prévoiraient, et donc pourvoiraient. Ils seraient dociles aux leçons de l'expérience. Les aberrations du sentiment ne sont, après tout, que des erreurs d'intelligence. C'est donc parce qu'il est la

systematisation la plus complète du bon sens éternel que le positivisme doit prendre désormais, au temporel comme au spirituel, la direction définitive d'une humanité progressive.

Les anciennes disciplines s'effritent, les théories spéciales sont insuffisantes, et les forces matérielles que rien ne règle sont destructives de toute socialité.

La conférence de Gênes en aura fourni encore, et de toute manière, une décisive vérification. Retenons-en surtout le premier point.

Pour nos royalistes impénitents, nous avons eu déjà l'occasion de relever la démagogie du roi d'Espagne. Il y a mieux.

Nous le trouvons dans le compte rendu qu'ont fait les journaux de l'inoubliable banquet des Ugolini de Gênes, offert par le roi d'Italie, non dans la Tour de la faim, mais par une ironie du sort sur le cuirassé qui porte le nom de *Dante Alighieri*.

Du *New-York Herald* :

« M. Krassine a été particulièrement impressionné par la spontanéité de l'accueil fait par le roi aux délégués des soviets.

« — Signor Tchitcherine, commissaire du peuple aux affaires étrangères, proclama le maître des cérémonies.

« — Enchanté de vous voir, dit le roi en français, serrant cordialement la main du commissaire du peuple.

« — Signor Krassine, commissaire du peuple au commerce, annonça ensuite le maître des cérémonies.

« M. Krassine, tiré à quatre épingles, s'inclina devant le souverain et s'entretint avec lui de la façon la plus affable.

« Quand on porta le toast à la santé du souverain, les bolcheviks se levèrent et s'écrièrent : « Vive le roi d'Italie ! »

De *l'Écho de Paris* :

« ...L'aide de camp présenta alors Tchitcherine à Victor-Emmanuel, qui salua en portant la main à son képi. Tchitcherine s'inclina respectueusement, puis le roi retira son képi et, tête nue, s'entretint cordialement avec le ministre des soviets. »

Ainsi, ce roi ne commande pas : il est dominé par les circonstances. Il lui faut se barbouiller de fange, s'aplatir devant l'abject. Il n'y peut rien. La royauté n'est plus qu'un

mot. La substance est épuisée. Et ce n'est pas seulement pour l'amphytrion de Tchitcherine, Krassine (Krapulsine comme l'appellent ses complices) et Litvinoff. Le roi d'Angleterre a Lloyd George et ses flibustiers, le noble Albert de Belgique dut supporter la dictature démagogique de Vandervelde...

Récemment, M. Georges Valois, quoique royaliste, faisait remarquer honnêtement que « le règne des banquiers » a commencé il y a quelque cent ans, c'est-à-dire sous la monarchie. Les princes ne sont plus que les premiers servants du nombre et de l'argent, — comme un ministre républicain, comme un chef syndicaliste ou coopérateur. Avec d'autres personnages, sous d'autres titres, on retrouve le même système.

A ce propos, M. Émile Buré écrivait dans *l'Éclair* :

« M. Pierre de Nolhac, dans *MarieAntoinette dauphine*, remarque qu'à la veille de la Révolution française « on pouvait entendre « en pleine Cour de jeunes gentilhommes, épris de la Constitution anglaise, mettre en discussion le principe de la monarchie. Le « fils de Louis XV lui-même n'avait-il pas trouvé que *le Contrat social* valait la peine d'être discuté? » Les bourgeois bolchevisants, avides d'or, même volé, et les rois, les ministres et les prélats, qui veulent être de « leur temps », fleurissent aujourd'hui Tchitcherine comme jadis les nobles applaudissaient Beaumarchais. »

Au spirituel, c'est encore plus lamentable. La chute est de plus haut. Pour notre part, nous ne soupçonnions pas l'Église réduite à se survivre par d'aussi basses compromissions.

Pendant la guerre, ce ne fut pas sans tristesse que nous vîmes un pape trop habile à ne point s'engager contre le mal patent, à ne point aventurer son prestige décré dans une excommunication des incendiaires (Louvain, Reims), des bourreaux violateurs (1) qui pouvaient être plus tard — la Providence aidant — des vainqueurs.

Néanmoins, nous ne fûmes pas de ceux qui imputèrent à de sordides calculs ou à des sympathies dépravées cette

(1) Notre ami le Dr Fiessinger rappelait dernièrement dans son *Journal des praticiens* que, « lors de l'invasion de la Belgique en 1914, plus de six mille religieuses furent violées ».

abstention dégradante. C'était, nous semblait-il, l'aveu tragique de l'impuissance spirituelle définitive de tout théologisme. Et en conséquence, il nous parut que le Saint-Siège eut raison alors de ne pas gaspiller inutilement le résidu de crédit moral dont il jouit encore.

Mais l'aveu vient de se préciser dans le sens d'une complète abdication spirituelle, et nous nous demandons si mieux ne vaudrait pas, pour l'Église, finir en beauté, debout, dans l'affirmation héroïque du principe qu'elle représente. Tant de précautions pour différer de mourir ne sied pas à qui se proclame éternel.

Il est à craindre que le nouveau pape ne soit que Pie XI-Pilate. Voyons encore les journaux.

De *l'Écho de Paris* :

« ...Les hasards du protocole avaient amené des voisinages piquants. C'est ainsi que Tchitcherine, qui était l'objet de la curiosité générale, se trouvait placé en face de l'archevêque de Gênes, Mgr Signori. Les propos entre les deux convives ne s'arrêtèrent pas au dessert. Au champagne, Mgr Signori et Tchitcherine heurtèrent leurs coupes et, en souvenir du déjeuner, échangèrent le menu revêtu de leurs signatures. »

De *l'Éclair* :

« L'évêque de Gênes, Mgr Signori, souriait aux pilleurs de couverts. »

Du *New-York Herald* :

« A Gênes, on commente beaucoup la conversation qui s'est engagée, pendant le repas, entre M. Tchitcherine et l'archevêque de Gênes, lequel a exprimé l'espoir d'une union entre l'Église orthodoxe et l'Église catholique romaine. Le prélat ayant demandé à M. Tchitcherine quelle était la situation de l'Église sous le régime soviétique, M. Tchitcherine répondit : « En Russie, toutes les religions sont entièrement libres. »

« C'est après cette conversation que l'archevêque et le délégué bolchevik choquèrent leurs verres d'asti et échangèrent leurs menus, revêtus de leurs signatures. »

M. Maurice Pernet écrit de Gênes au *Journal des Débats* :

« J'ajouterai qu'un délégué des soviets a négocié il y a quelques jours à Rome avec le Père Ledochowski, préposé général de la

Compagnie de Jésus, un arrangement dont le moment n'est pas venu de faire connaître les termes. Moscou ne se fait aucune illusion sur les intentions de Rome: en Russie, on accepte les secours en se réservant de mettre des bornes à la propagande; au Vatican, on compte que la propagande s'organisera sans trop de peine à l'ombre de la charité. »

Il fut aussi question d'une visite de Tchitcherine au Vatican.

Certes, ici, il ne s'agissait pas de tripotages de finances. Mais, pour d'autres intérêts, qui ne sont pas proprement moraux, c'est-à-dire religieux, tous ces prélats ont finassé, marchandé, « politique » à l'égal des rabatteurs de Lloyd George et de Rathenau. Londres voulait s'emparer des puits de pétrole. Rome voulait profiter de la persécution que subit l'Église russe pour tâcher de la supplanter.

D'un mémorandum, communiqué par le Saint-Siège, nous relevons ces extraits :

« Dans la lettre que le saint-père a adressée, le 29 avril dernier, à l'éminentissime cardinal secrétaire d'État, celui-ci était chargé de communiquer aux puissances avec lesquels le Saint-Siège est en relations diplomatiques *les vœux que Sa Sainteté forme pour l'heureuse issue de la conférence de Gênes, spécialement en ce qui concerne la note russe.*

« Le Saint-Siège désire que les intérêts religieux, qui sont la base de toute vraie civilisation, soient sauvegardés en Russie. En conséquence, le Saint-Siège demande que, dans l'accord qui s'établira entre les puissances représentées à Gênes, soient insérées, de quelque façon, mais très explicitement, les deux clauses suivantes :

« 1° *La pleine liberté de conscience pour tous citoyens russes ou étrangers est garantie en Russie ;*

« 2° *Est aussi garanti l'exercice privé et public de la religion et du culte.* (Cette deuxième clause est conforme aux déclarations faites à Gênes, par le délégué russe, M. Tchitcherine.) »

Le Temps commente cette note sur « la démarche du Saint-Siège » en ces termes :

« Que s'est-il passé entre le Saint-Siège et les bolchevistes, depuis que M. Tchitcherine trinquait avec l'archevêque de Gênes ? Le projet de concordat a-t-il échoué, comme on le raconte ? Ou bien la diplomatie pontificale a-t-elle appris que M. Lloyd George, n'aime pas les ententes faites en dehors de lui ? Nous ne savons

mais un fait nouveau s'est produit : le Saint-Siège demande que les puissances réunies à Gênes obligent le gouvernement à prendre deux engagements : l'engagement de garantir la liberté de conscience, et l'engagement de garantir le libre exercice du culte...

« Les bolchévistes, pressés d'argent, veulent s'emparer des objets précieux qui sont dans les églises. (On aimerait à savoir s'ils ont déjà trouvé des acheteurs, et où). Le clergé et les fidèles résistent.

« Le Saint-Siège avait là une occasion d'intervenir. Il pouvait réclamer la restitution de toutes les propriétés religieuses en Russie. Tout en défendant ainsi les biens des communautés catholiques, il aurait soutenu la chrétienté orthodoxe dans sa résistance aux spoliateurs.

« Mais que voit-on ? Le Saint-Siège esquive la question de la propriété. *Tout se passe comme si la diplomatie pontificale ménageait les bolchevistes, pour prendre, avec leur connivence, la place de l'Église orthodoxe qu'ils s'acharnent à persécuter.* »

Voilà bien le mobile de tant d'équivoques démarches. A tout le moins, c'est l'hypothèse la plus simple et la plus sympathique que puissent avancer, non les adversaires du catholicisme, mais les respectueux et reconnaissants continuateurs que sont les positivistes.

Ainsi, la plus grande autorité morale de l'humanité qui subsiste est si délabrée qu'elle en vient à pactiser avec le crime, pour sauvegarder quelques bribes d'une influence qui lui échappe de plus en plus. Au temps de sa grandeur, l'Église amenait les empereurs à Canossa. Aujourd'hui, c'est elle qui sollicite d'être reçue dans le repaire sanglant du Kremlin.

Le Vatican ne laisse pas de ressentir cette déchéance. Aussi cherche-t-il à la masquer en expliquant son attitude (1). *L'Osservatore Romano* déclare officiellement qu'« entre le Saint-Siège et la Russie, il y a des rapports de charité, il n'y a pas de rapports d'ordre politique ». Ah ! mieux vaudrait l'humble silence que ce *distinguo* par trop subtil.

Charité ? Prenons seulement, parmi l'énorme dossier des

(1) Au moment de remettre cet écrit à l'imprimeur, le Vatican fait démentir la conclusion d'un accord avec les soviets. Soit. Mais il y eut des pourparlers engagés, les sourires de Mgr. Signori et les œillades de Mgr. Pizzardo. On nous annonce aussi, après la réponse intransigeante des délégués russes, que le fiasco de la Conférence est certain. Tous nos roués ont été joués.

horreurs, cette note *communiquée au Vatican* par le Conseil paroissial de l'Église orthodoxe de Rome :

« Les journaux ont rapporté qu'aux demandes de l'archevêque de Gênes sur la situation de l'Église dans la République des soviets, M. Tchitcherine aurait répondu que la liberté est complète pour toutes les confessions religieuses.

« Pendant quatre années et demie de régime bolchevik, cette liberté n'empêcha pas l'exécution de 28 évêques et de plus de mille prêtres. Les noms des évêques sont tous connus. Parmi eux se trouvent l'évêque de Voronège, Mgr Tikhon, que l'on fit bouillir dans une chaudière, et l'évêque de Perm, Mgr Androniko, qui fut aveuglé. De nombreux prêtres furent crucifiés. Le patriarche de Moscou et de toutes les Russies fut plusieurs fois longuement incarcéré. Les processions furent interdites, mais le clergé et les fidèles n'en sortaient pas moins des églises prêts à affronter les mitrailleuses. De nombreuses églises furent transformées en cinémas et en théâtres. Les chapelles des maisons privées furent supprimées. Les reliques furent profanées. Sur l'hôtel de ville de Moscou, on lit cette inscription : « La religion est l'opium du peuple. »

« Tandis que se tient la conférence de Gênes, en Russie, par décret du gouvernement des soviets, on réquisitionne dans les églises les vases sacrés et autres objets de valeur. Cette violation des églises provoque l'opposition des fidèles. Des bagarres se produisent dans de nombreuses églises. Il y a des blessés, des morts et des arrestations »

Dans le *Mercure de France*, (n° du 15 mai), M. Alexandre Kouprine rapporte ce fait :

« Je ne sais quels savants commissaires invitèrent le vénérable archiprêtre de N.-D. de Kazan, le père Ornatski, à une dispute religieuse publique, lui garantissant la liberté de discussion et son intangibilité personnelle. Deux jours après cette libre controverse, le père Ornatski fut fusillé chez lui en même temps que son fils, jeune étudiant, qui tenta de le défendre. »

D'autre part, l'écrivain mystique russe Dmitri de Merej-kovsky adresse au pape un appel de chrétien,

Après avoir rappelé les innombrables crimes commis par les soviets et qu'en ce moment, sur les ordres du pouvoir de Moscou, les temples et les églises sont profanés et pillés, et que les prêtres et les fidèles qui les défendent sont massacrés, il écrit :

« Pour repousser de l'Église occidentale non seulement l'Église orientale, mais tout le peuple russe, pour faire hair l'union des églises comme une nouvelle arme d'asservissement, il n'est pas de meilleur moyen que l'union du Saint-Siège avec les pires ennemis de la Russie. Nous tous qui aimons la Russie ne doutons pas que l'heure est proche où le joug exécré sera brisé. Mais la Russie délivrée ne pardonnera jamais à ceux qui voulurent profiter de sa faiblesse passagère pour faire peser sur elle la plus lourde des chaînes. Non, la Russie ne pardonnera jamais cela, ni dans la génération présente, ni dans les générations futures. Si cet acte incroyable s'accomplit, si le Concordat du Saint-Siège avec la bande internationale qui s'intitule « le pouvoir soviétique russe » est signé, alors la sainte œuvre de l'union des églises sera ruinée à jamais.

« Et non seulement notre conscience à nous, chrétiens d'Orient, mais aussi la conscience de toute l'humanité chrétienne, se révoltera tôt ou tard contre cette œuvre sombre, car, en vérité, il n'y a pas d'œuvre plus sombre que de faire de l'Église du Seigneur l'arme de l'Esprit des Ténèbres...

« Nous croyons que Dieu ne permettra pas cette abomination : le vicairé du Christ bénissant le règne de l'antéchrist ! »

Malheureusement, Dieu est trop haut, et le doute, le désarroi, l'anarchie sont là, tout près, qui enveloppent et pénètrent une Église mourante. Aussi, celle-ci se borne-t-elle à recrépir ses lézardes, à conserver l'apparence de son ancienne puissance spirituelle. Le théologisme est désormais sans action sociale. Il n'exprime plus qu'une grossière superstition d'égoïsme et de terreur personnelle du néant. C'est toujours par ses parties supérieures que s'opère la dissolution d'une doctrine. L'absolutisme égocentrique qui est à la base subsiste donc. Et il rejoint aisément tous les absolutismes. C'est pourquoi les prélats et les diplomates de Rome n'eurent pas de répugnance insurmontable à causer avec les bolcheviks. Ils avaient, dans l'esprit, des points de contact. Notons-le : Un des rares Français cultivés qui aient pu rétrograder jusqu'à la barbarie bolchévique est un catholique ardent, l'ex-lieutenant et normalien Pascal, devenu un des principaux suppôts de Lénine et Sadoul.

Il en va de même pour la monarchie. Privée de l'âme d'absolutisme qui la vivifiait, elle n'est plus qu'un appareil que propulse aisément le carburant ochloploutocratique.

Pour faire durer l'ombre de son fantôme, elle se fait d'autant plus souple, plus servile aux sommations incohérentes du nombre comme aux exigences rapaces de l'argent.

Certes, un Grégoire VII, un roi de génie sauraient voir plus loin, mieux, et auraient l'audace heureuse de forcer le destin, en appliquant cette règle profondément positiviste de notre cher vieil ami Edmond Thiaudière : « Droit, adroit ».

Dans la confusion universelle, ce serait la plus efficace politique d'ordre, et surtout, à l'égard de la féroce sauvagerie qui fermente en Russie, le meilleur des « rapports de charité » à établir.

Mais c'est encore un des symptômes des institutions en déliquescence qu'ayant besoin de la volonté la plus ferme et du génie pour se ranimer, elles ne fassent surgir que la médiocrité pusillanime. Desséchées, elles dessèchent, et d'abord leurs organes. Elles ne meuvent, elles ne commandent, elles n'inspirent, elles ne guident plus.

De la conférence de Gênes, nous avons à tirer du moins cet enseignement : Fondé sur la synthèse intégrale, essentiellement relative, le positivisme politique (république dictatoriale sociocratique), le positivisme religieux (religion sociolâtrique de l'humanité), peuvent seuls, désormais, reconstituer, ordonner, enseigner, améliorer.

« Une véritable réorganisation, avait dit Comte, exige qu'on abandonne toutes les anciennes doctrines, dont l'impuissance ou le danger ont engendré l'anarchie actuelle. »

En effet, ce n'est pas la mauvaise volonté délibérée qui est redoutable, c'est la bonne volonté qui, s'égarant, va à l'encontre de son objet.

Ayant une vue claire de ce qui constitue l'ordre social et des conditions du progrès, n'ayant pas à soutenir artificiellement ce qui est en décomposition parce qu'il le peut remplacer, ayant incorporé du passé monarchique et de l'esprit catholique ce qui est vivant et fécond, c'est-à-dire tout le positif, le positivisme n'est disposé à rien concéder aux idéologies délétères, aux erreurs maitresses, non plus qu'à se prêter aux louches collusions avec les puissances provisoires d'anarchie.

S'il n'a pas encore ses institutions, il ne vit que de sa propre sève. Se refusant à participer au pouvoir qu'il ne saurait exercer effectivement, il n'est pas enclin à sanctionner le crime parce qu'il est triomphant, la rapine parce qu'elle est profitable, ni à flatter l'ignorance et la sottise parce qu'elles sont le nombre. Il ne sollicite rien des électeurs ni des distributeurs de sportules et de prébendes. Il ne sacrifie rien de sa pensée et de son idéal aux succès du jour. Il est pur. Il est indépendant. Tranquillement, il attend son heure. Car il est ce qui sera, inéluctablement.

Relatif à l'humanité, il reste, en toutes conjonctures, profondément humain. Ses dieux ne sauraient avoir soif de leur propre sang. L'humanité n'est pas Catoblépas. De plus, ne s'immolant à aucun absolu, elle est, dans son perfectionnement indéfini, sa propre fin.

Et c'est par là que s'affirme hautement la supériorité intellectuelle et morale de notre doctrine ascendante sur le théologisme déclinant.

Georges DEHERME.

Après avoir brocanté les choses et les âmes à Gênes, on va « expertiser » à la Haye. Quoi? — Le sang des victimes, les intentions pacifiques du Boche, la probité des Thénardiens de conférences ou la *Royal Ducht* ?

Et puis, après?... Quels niais que tous ces « malins » !

LES sciences vraiment concrètes resteront toujours interdites à notre faible intelligence et inutiles à notre sage activité. Nos besoins théoriques n'exigent, au fond, que la science abstraite qui seule nous est accessible.

Auguste Comte

AUGUSTE COMTE

LETTRE D'A. COMTE A M. BOSSON, OUVRIER TYPOGRAPHE.

Notre ami A. Keufer nous communique une lettre intéressante de notre Maître, d'une plus poignante actualité qu'au moment où il l'écrivit :

13 avril 1922.

Cher confrère,

Je vous envoie une copie de la lettre d'Auguste Comte adressée à un vieux typographe aujourd'hui disparu. Cette lettre si remarquable m'avait été remise bien avant la mort de ce confrère avec qui j'étais en bonnes relations.

Auguste KEUFER.

« *A M. Bosson, typographe à Paris.*

« Paris, le vendredi 18 Moïse 68 (18 janvier 1856).

« MONSIEUR,

« Votre lettre d'avant-hier me témoigne une confiance qui mérite que je vous signale, avec une bienveillante franchise, la mauvaise voie que suivent vos aspirations sociales, trop rattachées à l'école révolutionnaire, plus arriérée qu'aucune autre aujourd'hui. Dans le projet que vous m'avez soumis, je ne puis approuver que les intentions ; car toutes les vues y sont à la fois étroites et vagues, quoique ces deux vices semblent incompatibles. Comme M. Louis Blanc et consorts, vous y voulez organiser l'existence industrielle en l'isolant de la vie intellectuelle et morale, malgré l'indivisibilité nécessaire de la question humaine ou sociale, où tous les aspects de notre nature doivent être simultanément embrassés. En un mot, vous y paraissez ne pas sentir que la révolution occidentale ne peut se terminer que par l'établissement de la religion universelle, seule capable de discipliner en consacrant. Il vous faut des solutions immédiates, et vous voulez pourtant qu'elles soient radicales, ce qui constitue une

recherche contradictoire, d'où ne peuvent sortir que des vues aussi rétrogrades qu'anarchiques.

« En effet, vous êtes conduit, comme les communistes, à concevoir l'industrie sans entrepreneurs, et dirigée seulement par des comités de travailleurs. Par là, vous méconnaissez le grand pas fait au moyen âge d'après la division spontanée qui surgit alors entre les entrepreneurs et les travailleurs, et sur laquelle repose nécessairement toute saine organisation du travail humain, pourvu que cette base soit dignement systématisée en se liant à la régénération universelle.

« L'abolition des anciennes corporations au début de la grande crise ne fut point, comme vous le croyez, une opération vicieuse. Car les corps industriels avaient alors rendu tous les services temporaires qui leur appartenaient, et ne pouvaient qu'entraver l'organisation définitive en même temps que la juste liberté du travailleur. Toutefois, votre vague tendance aux corporations populaires indique un instinct confus de la vraie solution. Au lieu des associations restreintes et passagères que vous projetez, il faut organiser la corporation immense et permanente que tend à former, par l'ensemble de la terre, un prolétariat essentiellement homogène, malgré la diversité des professions et même des nations.

« Mais cela suppose d'abord que les prolétaires restent purement travailleurs sans vouloir jamais se transformer en entrepreneurs, individuels ou collectifs, et laissant toujours la direction industrielle aux mains d'un état-major concentré, riche, puissant et respecté, capable de supporter la responsabilité de sa mission sociale. Il faut ensuite que les travailleurs et les entrepreneurs reçoivent, jusqu'à l'âge de la majorité, l'éducation encyclopédique qui peut seule assurer le bonheur et la dignité de tous, en faisant toujours prévaloir, d'après une véritable opinion publique, une morale capable de régler les devoirs respectifs et réciproques des riches et des pauvres. On est ainsi conduit à reconnaître que toute régénération sociale doit finalement dépendre d'une religion positive, appliquée et développée par un digne sacerdoce. En dehors d'une telle voie, on ne peut aboutir qu'à des mesures non moins insuffisantes que tyranniques, aussi contraires au progrès qu'à l'ordre.

« Comme vous me semblez capable d'adopter cette direction pacifique et décisive, je vous envoie un exemplaire du *Catéchisme positiviste*, dont la troisième partie, spécialement relative au régime, vous dégagera, j'espère, des utopies révolutionnaires.

« J'ai composé cet opuscule pour initier les femmes et les prolétaires à la religion universelle, qui se trouve pleinement instituée aujourd'hui, quoiqu'elle soit encore peu connue, par suite du coupable silence de la presse périodique. Si cette lecture vous ouvre la voie de l'ordre et du vrai progrès, je serai disposé, suivant mon devoir général, à vous donner les éclaircissements spéciaux qui vous sembleraient nécessaires.

« Salut et fraternité ».

L'original de cette lettre avait été confié à M. Keufer, par M. Bosson. Avec cette lettre un exemplaire du *Catéchisme positiviste* a également été remis à M. Keufer; ce précieux exemplaire contient une dédicace d'Auguste Comte à l'adresse de M. Bosson, ouvrier typographe, en relation avec le grand philosophe.

AUGUSTE COMTE EXAMINATEUR.

On sait que Comte ne fut jamais oublié par les polytechniciens qui furent examinés par lui.

Dans un article sur « l'enseignement des mathématiques spéciales et les examens », paru dans *le Producteur* de mars, M. V. Pomey, après avoir indiqué les conditions ordinaires qui font un examinateur suffisant, écrit :

« Mais, ainsi que je l'ai déjà dit, les esprits supérieurs peuvent trouver d'autres moyens d'asseoir leur appréciation. Auguste Comte fut un examinateur très estimé, renommé pour la perspicacité de ses appréciations. L'élève croyait qu'il était interrogé sur l'analyse mathématique; mais, en réalité, le philosophe avait des signes cabalistiques au moyen desquels il notait les diverses facultés mentales : mémoire, faculté d'abstraction ou de généralisation, initiative, pénétration, etc. Il avait sa classification à lui; mais il n'est pas donné à tout examinateur d'avoir cette profondeur d'esprit. »

HISTOIRE DU POSITIVISME

SAMUEL KUN ET « LA REVUE OCCIDENTALE ».

Voici la liste des articles de notre regretté confrère hongrois, Samuel Kun, publiés par *la Revue occidentale*.

- | | |
|---------------------------------------|---|
| Année 1885, fasc. III, pages 350-380. | Le programme de l'avenir. |
| — 1889, — VI, — 455 | Le 14 juillet à Budapest, compte-rendu et discours. |
| — 1891, — III, — 257 | Le rôle de la France. Conférence donnée à Budapest à l'occasion de la fête de l'Humanité. |
| — — — III, — 452 | Adresse à Jules Ferry, président du centenaire de la Révolution, par le Cercle positiviste de Budapest. |
| — 1893, — II, — 249 | Adresse du Cercle à Jules Ferry, à l'occasion de son élection à la Présidence du Sénat. |
| — 1894, — II, — 407 | Le positivisme à l'Université de Budapest (Cours de M. Buday). |
| — 1895, — VI, — 251-253 | Leibniz comme précurseur de la philosophie première. |
| — 1897, — I, — 92-104 | Introduction à la traduction hongroise de <i>l'Exposé populaire du positivisme</i> de M. C. Monier. |
| — 1897, — III, — 342-356 | Récit de la campagne dite politico-ecclésiastique en Hongrie (1893-94). |
| — 1898, — V, — 268-292 | Sur l'appréciation d'A. Comte par M. Duhring. |
| — 1906, — VII, — 257-260 | L'Université populaire de Budapest. |

Année 1907,	fasc. I,	pages 121-127	Bulletin de Hongrie. Revue rétrospective. Politique in- térieure.
— 1907,	— I,	— 128	Nécrologie: Jean Urda.
— —	— III,	— 307-318	Le nationalisme.
— —	— V,	— 191-200	Bulletin d'Autriche-Hon- grie. Politique extérieure.
— —	— VI,	— 266-297	Benito Juarez.
— 1908,	— V,	— 180-196	David Brewster et A. Comte.
— —	— VI,	— 270-283	— —
— —	— —	— 284	(suite et fin). Discours de Samuel Kun, prononcé au Père Lachaise le 5 septembre 1908, à l'occasion du 51 ^e anniver- saire de la mort d'Auguste Comte.
— 1909,	— I,	— 34-42	Bulletin de Hongrie (Suite à celui de 1907).
— —	— II,	— 72-82	Lettre à Ahmed-Riza sur la crise turco-austro-hon- groise de 1909.
— —	— IV,	— 67-79	Le prolétariat et l'organi- sation sociale.
— —	— V,	— 86-122	— — (Suite).
— 1910,	— I,	— 27-46	— — (Suite).
— 1910,	— IV-V,	— 207-260	Fabien Magnin.
— —	— VI,	— 262-284	Les conditions intellectuel- les du prolétariat (suite de l'article « Le prolétariat et l'organisation sociale »).
— 1911,	— III-IV,	— 81-129	— — (Suite).
— —	— V,	— 189-263	— — —
— 1912,	— I,	— 7-32	— — —
— —	— II,	— 33-58	— — —
— 1913,	— V,	— 266-298	Notice sur la vie et l'œuvre de Fabien Magnin (repro- duite intégralement dans <i>les Études sociales</i> , par Fa- bien Magnin, éditées en 1913 à l'occasion du cen- tenaire de sa naissance.)

DIFFUSION, INFILTRATION DU POSITIVISME

DE L'IMPORTANCE DES SENTIMENTS DANS LA FOLIE D'APRÈS COMTE.

Dans les pages qu'il a consacrées à la théorie cérébrale, Auguste Comte a écrit ces lignes :

« Il (l'esprit) n'offre jamais l'isolement contemplatif des docteurs métaphysiques qui négligeaient entièrement la réaction mentale du cœur, principale source de l'activité intellectuelle. (Comte appelle cœur l'ensemble des instincts, des penchants, des sentiments). L'admirable composition de Cervantes caractérise profondément la manière dont nos émotions modifient nos sensations (sensations est ici pour perceptions ou idées), ébauchant ainsi la vraie théorie de la folie avant aucun biologiste. »

De tout temps, les croyances populaires ont attribué la folie aux émotions : il n'est pas douteux qu'elles ont beaucoup trop généralisé, et que l'on doit attribuer à d'autres causes une grande quantité des innombrables cas de folie qui se présentent.

Néanmoins, nous trouvons dans le *Journal des Praticiens*, n° du 22 avril, sous la signature du D^r Benon, une étude de psychiatrie, où le savant aliéniste de Nantes, étudiant les rapports de la syphilis avec les maladies mentales, aboutit à des conclusions intéressantes, qui donnent en partie raison aux croyances populaires, et corroborent en même temps les aperçus d'Auguste Comte que nous venons de citer

Le D^r Benon s'exprime ainsi :

« Nous concluons de ce qui précède : 1° que le facteur syphilis, en psychiatrie, est aussi important que le facteur alcoolisme et que le facteur surmenage physique; 2° qu'il est plus important que le facteur infectieux (infections autres que la syphilis) et que les facteurs hérédité, prédisposition, traumatisme, etc.; 3° mais qu'il est beaucoup moins important que le facteur émotionnel (émotions et passions).

« Voici, d'après des chiffres, l'importance que nous attribuons actuellement aux divers facteurs étiologiques :

« Syphilis	10 o/o
« Alcoolisme	10 o/o
« Surmenage physique	10 o/o
« Infections diverses	2,5 o/o
« Hérité, dythymie constitutionnelle	2,5 o/o
« Émotions, passions	60 o/o
« Divers (traumatismes, etc.)	5 o/o

« On ne manquera pas de s'étonner du rôle considérable que nous faisons jouer aux émotions et aux passions. Nous ne pensons pas, pourtant, que ce soit une simple vue de l'esprit : les faits sont là, puissamment démonstratifs. D'autres auteurs ont d'ailleurs partagé cette opinion. Les infections, les intoxications, la dégénérescence nous ont longtemps donné le change à cause de leurs « apparences » scientifiques, mais elles marqueront un retard dans l'histoire de la clinique psychiatrique. »

Au moment où visiblement on tend à abuser des sports, il est bon de constater aussi l'importance relative que le Dr Benon attribue au surmenage physique comme cause de maladies mentales.

POUR LA LIBERTÉ TESTAMENTAIRE.

A propos d'une récente proposition de loi sur la réforme successorale, présentée par MM. Isaac et Duval-Arnauld, beaucoup de journaux ont cité Auguste Comte comme l'un des protagonistes de la reconstitution de la famille.

Nous reproduisons donc les principaux arguments fournis par Comte sur la réforme des dispositions du Code civil relatives aux testaments, spécialement l'abolition de la réserve légale des enfants et la liberté pour le testateur de disposer de tous ses biens sans limitation.

Avant lui Dunoyer, après lui Le Play ont dirigé contre l'esprit individualiste de nos Codes les mêmes critiques et les mêmes reproches de dresser l'individu contre la nation; plus récemment, Ernest Renan disait que nos lois étaient faites pour des enfants trouvés, mourant célibataires, et l'expérience pratique née de leur application pendant cent vingt ans tend à persuader les Français que la sagesse consiste à vivre en garçon, en garni, en viager.

Il n'est pas douteux que, dans les classes possédantes, l'enfant unique, cet enfant mal élevé, est le fruit de nos lois

édicte le partage égal des successions, puisque la pluralité des enfants entraîne toujours le morcellement de la propriété et, presque toujours, la licitation du fonds de commerce et de l'industrie du père.

On peut d'abord trouver étrange, à une époque où tant de fortunes se font rapidement par l'audace, les circonstances favorables ou l'intrigue, que l'on mette tant de façons pour laisser leurs auteurs en disposer à leur guise. Quand la richesse avait une origine ancestrale, qu'elle était familiale, due à l'épargne lente de plusieurs générations, on pouvait comprendre que les lois tendissent à la protéger et à l'empêcher de passer dans des mains étrangères; mais quand elle provient subitement d'un coup de bourse, d'une spéculation heureuse ou d'une aventure industrielle ou coloniale, on ne voit pas la raison d'intérêt social qui exigerait le partage égal entre les enfants, ou qui ferait garder la fortune à des enfants indignes contre la volonté ou même contre le caprice d'un père.

La conséquence d'une législation qui s'inspire non de l'intérêt social, mais de l'idée métaphysique de justice, est que l'esprit bourgeois, dans le plus mauvais sens du mot, s'est répandu dans toutes les classes sociales, que l'égoïsme non seulement familial, mais strictement individuel, s'étale partout avec férocité. On ne saurait s'en étonner.

On peut à plus juste titre s'étonner qu'on ait attendu près d'un siècle pour parer à un mal signalé depuis si longtemps et avec un diagnostic si sûr par des médecins sociaux aussi divers que Dunoyer, Comte, Le Play, Renan et les écrivains catholiques.

On a attendu que la natalité tombât au-dessous de la mortalité et que le chiffre de la population française ne pût se maintenir que par l'afflux d'étrangers souvent indésirables.

Cet attachement déraisonnable à des principes évidemment nuisibles au corps social n'est pas la marque d'une opinion publique éclairée et montre surtout le peu d'influence qu'exerce sur elle les gens sérieux, réfléchis et instruits. Le malheur des démocraties, c'est la différence qui existe entre ce que pensent les gens instruits et ce que pense une masse ignorante. Voici les citations d'Auguste Comte :

« En rapportant toujours la famille à la société, le régime final dégagera l'autorité paternelle de toute entrave inspirée par l'égoïsme domestique. Pleinement libres de tester sous une juste responsabilité morale, les pères pourront alors transmettre hors de la famille les capitaux acquis ou conservés, même indépendamment de l'adoption. »

(*Système de politique positive*, tome II, p. 200).

« Loin d'en restreindre la liberté nécessaire (de la puissance matérielle que donne la richesse), le régime positif doit au contraire l'augmenter beaucoup, d'après le seul perfectionnement essentiel qu'exige réellement le mode primitif de la transmission héréditaire.

« Depuis l'abolition définitive du régime des castes, cette transmission ne doit plus dépendre de la seule naissance, qui fournit si longtemps le meilleur guide à cet égard.

« Ce principe théocratique se trouva profondément modifié par l'admirable ébauche sociocratique tentée au moyen âge, où les conditions sociales déterminèrent une concentration alors indispensable, en faveur des fils aînés, sous les charges convenables.

« L'anarchie moderne ne sut que détruire cette fondation initiale, sans la remplacer effectivement par aucune règle meilleure. Car on ne saurait donner ce nom au principe révolutionnaire sur l'égalité des partages, résultat d'un aveugle et haineux empirisme, qui ne comporte aucune consistance, malgré sa consécration métaphysique. Déjà la consciencieuse raison d'un sage publiciste, M. Dunoyer, osa l'attaquer ouvertement dans un mémorable traité, digne de survivre aux doctrines transitoires qu'on y professe. Mais le positivisme en fait irrévocablement justice, en se plaçant au vrai point de vue social.

« Car les devoirs matériels des riches envers leurs propres familles seront plus restreints qu'on le suppose aujourd'hui, tandis que leurs obligations civiques s'étendront davantage.

« Administrateurs providentiels des capitaux humains, ils ne doivent à leurs fils, comme dans toutes les autres classes, qu'une digne éducation et un fonds suffisant pour ébaucher convenablement une nouvelle existence industrielle.

« Ils abuseraient de leur office social, s'ils employaient leur fortune à constituer artificiellement des organes parasites, à la végétation desquels le Grand-Être (l'humanité) est déjà trop exposé par sa complication naturelle.

« La libre transmission de cette grande fonction doit terminer leur carrière active, aboutissant au choix spontané d'un digne

successeur, pris, à leur gré, dans une famille ou classe quelconque, par une pleine faculté de tester convenablement.....

« Si l'un de ses fils lui semble mériter de succéder à son office social, il le préférera librement.

« Quand, au contraire, suivant la pente ordinaire des mœurs modernes, il croira trouver ailleurs un meilleur successeur, la religion positive doit l'inviter à le choisir sans scrupule. »

(*Système de politique positive*, tome II, p. 406 et s.).

« Un éminent économiste, M. Dunoyer, a dignement surmonté les préjugés négatifs en proposant l'abolition de l'égalité factice des partages et le rétablissement de la faculté de tester.

« Quoique ses doctrines soient restées individualistes, ses tendances sont devenues spontanément sociocratiques ; en sorte que le positivisme peut adopter ses vues en les systématisant et en les complétant.

« Je dois surtout adhérer à l'amendement d'après lequel il conserve la règle actuelle en l'absence de tout testament, sans croire ce cas aussi fréquent qu'il le suppose. Cette restriction convient pour permettre l'entière manifestation des tendances spontanées vers la concentration des héritages, quand le positivisme aura fait assez sentir, surtout en France, l'importance des grandes fortunes. Mais la réaction totale de la faculté de tester deviendrait insuffisante, si l'adoption restait aussi gênée qu'elle l'est dans notre législation... »

(*Système de politique positive*, tome IV, p. 468).

Parmi les articles qui ont été publiés sur cette question, nous citerons celui de M. A. Jeanne, dans le *Courrier d'Argenteuil* du 9 avril :

« La décroissance de la natalité dépend d'une raison dominante, « toute spirituelle : c'est la substitution comme cellule sociale de « l'individu à la famille. Toutes nos lois sont faites pour celui-là « contre celle-ci. Rien d'étonnant dès lors si « ceci est tué par « cela ».

« Qui parle ainsi ? Est-ce un évêque, un prêtre, un sociologue catholique ?

« Non, c'est un rédacteur du *Temps*, M. Ed. Julia, dans une curieuse étude sur la « famille et la natalité », parue le 7 mars.

« Parmi les lois faites pour l'individu contre la famille, M. Ed. Julia dénonce notre régime successoral égalitaire. Ici encore, il se rencontre avec tous les hommes éminents qui se sont prononcés sur ce régime, à quelque doctrine philosophique ou politique qu'ils se rattachent.

« Faut-il citer : Le Play, Tocqueville, Auguste Comte, Balzac, Montalembert, Michelet, Lamartine, Edmond About, Lanfrey, Renan et, plus près de nous, le docteur C. Richet, le docteur Lannelongue et M. Ernest Glasson.

« Leur voix est longtemps restée sans écho, mais tous les hommes de bon sens l'ont enfin entendue. Divers ministres et non des moindres, appartenant à tous les groupes, ont porté les jugements les plus sévères sur notre régime successoral. M. Siegfried l'accuse d'avoir engendré « d'abominables abus, « occasionné des désastres et des ruines contre lesquels s'élève tout « un siècle de protestations ». M. Viviani s'est montré aussi impitoyable : *dépopulation, désagrégation et déracinement des familles, évaporation des biens*, voilà comment il a résumé les périls mortels que la liquidation périodique du domaine agricole, résultat du partage forcé, présente pour la natalité, la famille, la propriété rurale.

« MM. Landry et Honnorat, dans l'exposé des motifs d'une proposition de loi présentée par eux en 1919, écrivaient : « Le « propriétaire foncier répugne à l'idée que ses biens seront divisés, « l'homme qui exploite un fonds de commerce, un établissement « industriel, est hanté de la même inquiétude, et c'est ce qui les « conduit à n'avoir qu'un ou deux enfants. »

« M. Victor Boret et 161 de ses collègues, dans une proposition plus récente encore, rappellent que l'application de notre régime successoral aboutit, presque toujours, à la division et au démembrement des petits domaines ruraux, c'est-à-dire à la ruine. « Il « faut, concluent les auteurs de la proposition, modifier le code « civil et donner à la petite propriété rurale la stabilité et la conti- « nuité qui lui manquent. »

« M. Méline, dans son livre : *Le Salut par la terre*, conclut résolument à la nécessité d'introduire en France la liberté testamentaire.

« Bref, il faut en finir avec l'erreur de la Convention, si on ne veut pas l'anéantissement total de la France. Pour poser le problème devant la Chambre, MM. Isaac et Duval-Arnould viennent de déposer une proposition de loi tendant à reviser les articles du code civil relatifs au droit de tester. Voici la fin de leur exposé des motifs :

« Tous les pays où la liberté testamentaire a été maintenue ou « rétablie ont une natalité incomparablement plus élevée que la « nôtre. Dans ceux de ces pays où coexistent la liberté testamen- « taire et d'autres législations plus ou moins restrictives de cette « liberté, les provinces qui pratiquent le premier de ces régimes « sont de beaucoup les plus prospères et proportionnellement les « plus peuplées.

« Or, la dénatalité menace la France. Il est déjà très tard pour
« réagir contre ce fléau qui s'aggrave chaque jour : n'attendons pas
« qu'il soit trop tard. Des circonstances récentes rendent plus
« opportune et plus urgente encore, s'il est possible, la réforme
« que nous proposons. Un grand nombre de fermiers et de
« métayers sont devenus, en 1919 et 1920, possesseurs de la terre
« qu'ils travaillaient. La propriété paysanne, c'est-à-dire cultivée
« par la famille seule, et suffisante pour lui procurer ses moyens
« d'existence, s'est considérablement multipliée, et il faut s'en
« réjouir, car l'exploitation familiale est sans contredit la meil-
« leure tant pour le rendement du sol que pour le développement
« de la natalité, à une condition essentielle toutefois : c'est que le
« domaine rural ne soit plus obligatoirement démembré ou vendu
« dès la mort de celui qui aura passé sa vie entière à le créer ou à
« l'agrandir ; c'est que le cultivateur puisse avoir de nombreux
« enfants sans craindre cette éventualité ; c'est qu'il cesse d'être
« assujéti à un régime de succession qui, par l'émiettement des
« héritages, entraînant la quasi-stérilité des ménages agricoles,
« provoque non seulement, comme le disait M. Victor Boret,
« ministre de l'agriculture, une sorte de mort culturelle, mais,
« danger connexe et le plus grave de tous : la mort familiale par
« dépeuplement. »

« J'emprunterai ma conclusion à M. Paul Leroy-Beaulieu :

« Si des lois ont pour effet de pousser la plus grande partie de la
« nation à n'avoir qu'un enfant par famille, il faut avouer que ces
« lois, pour sacro-saintes qu'on les tienne, non seulement outragent
« la morale, mais encore la grandeur nationale. »

LA FAMILLE, CELLULE SOCIALE.

Dans un *tract* qui est distribué par la *Ligue des familles nombreuses*, le général Maitrot s'élève judicieusement contre l'erreur de la Commission de l'armée établissant l'impôt du service militaire sur l'individu et non sur la famille.

« Voilà l'erreur, écrit le général Maitrot, la grossière erreur, et on peut s'étonner que des parlementaires, qui ont des prétentions à être des législateurs, puissent en commettre de pareilles.

« Tout ce que l'on a écrit sur cette question peut se résumer dans cette formule unique qui a la forme d'un axiome : *La vraie cellule sociale vivante est, non l'individu, mais la famille*, et cette vérité a été proclamée en tous temps par les écrivains et les sociologues les plus érudits et les plus illustres. J'en citerai quelques-uns dont

je trouve des extraits dans le beau livre de M. Fernand Auburtin sur *la Natalité*.

« Sans remonter jusqu'au déluge, écoutons ce qu'ont dit Bonald, un historien : *Le gouvernement ne doit considérer l'homme que dans la famille* ; Auguste Comte, un philosophe : *Une société n'est pas plus décomposable en individus qu'une surface géométrique ne l'est en lignes et une ligne en points ; la famille, serait-elle réduite à un couple fondamental, est le véritable élément sociologique* ; Victor Hugo, un poète : *Quand vous décomposez une société, ce que vous trouvez pour dernier résidu, ce n'est pas l'individu, mais la famille* ; Le Play, un économiste : *Chez les peuples prospères, la famille constitue la vraie unité sociale* ; Guizot, un homme d'État : *La famille est le premier élément et le dernier rempart de la société* ; et de nos jours, M. Arsène Dumont, dans son livre *Natalité et démocratie* a écrit : *L'individu n'est pas un tout, c'est un anneau dans une chaîne, une maille dans un tissu.*

« Est-ce que tous ces extraits ne montrent pas que c'est une hérésie, au point de vue social, que de donner comme base à une *loi militaire*, qui est au premier chef *une loi sociale*, l'*individu* qui se désagrège et qui meurt, et non la *famille*, qui vit et prolifère, et dont l'avenir de la nation dépend ?

« La Commission de l'armée justifie son opinion par la nécessité qui s'impose de respecter le principe sacro-saint de l'égalité. Singulier prétexte ! Voici deux familles : l'une a un fils unique, il fera 18 mois de service ; l'autre a cinq garçons, ils donneront à la France cinq fois 18 mois ou 90 mois, soit 7 ans et demi de leur existence ! Et c'est cela que l'on appelle l'égalité ! Ainsi, comme l'a dit M. Isaac à la tribune de la Chambre : *les familles qui ont fait leur devoir envers la Patrie en lui donnant beaucoup d'enfants, deviennent les victimes de celles qui ne l'ont pas fait par égoïsme ou par calcul. Non seulement il n'y a pas égalité, mais il y a oppression des unes par les autres. Ce sont celles qui n'ont pas eu assez d'enfants qui obligent les autres à envoyer les leurs pour une durée plus longue à la caserne.* »

Nous devons et pouvons tout concevoir ; mais nous ne pouvons ni ne devons tout exécuter. C'est pourquoi l'esprit théorique doit toujours être général et l'esprit pratique toujours spécial.

Auguste Comte

CONTROVERSES ET DISPUTES

DES MODES DE DISCUSSION.

M. André Lichtenberger ne se réjouit pas de la « dégelée », comme il dit, qui lui fut administrée ici (n° 9, page 280) à propos de ses articles sur « le mariage positiviste ».

Il lui sera beaucoup pardonné, car il avoue ses fautes (*la Victoire* du 22 avril). Il reconnaît, en effet, qu'il a relevé « dans un volume, paru cet hiver, quelques-unes des formules saugrenues que le fondateur du positivisme a émises sur le veuvage ». Comme on le voit, il y met quelque amertume, et jusque-là, il avait laissé croire aux bons lecteurs de *la Victoire* — ah! que les lecteurs de journaux sont donc bons! — que l'étude du *Système de politique positive* et de *la Synthèse subjective* avait occupé ses laborieuses nuits.

C'est tout simplement un abus de confiance morale, une usurpation d'autorité spirituelle, et qui ne permet point à M. André Lichtenberger de déclarer, à propos de Comte, qu'il « a peu de sympathie pour ce genre de battage ».

Évidemment, M. André Lichtenberger, littérateur et journaliste, ignore tout de la grande doctrine positive, et d'abord qu'une synthèse ne se peut apprécier que par l'ensemble. Aussi, en met-il : « formules saugrenues », « phraséologie prétentieuse », « paradoxe ridicule », « affectation de se singulariser », et, enfin, « verbiage comtiste ». — Parler de « verbiage » à propos de Comte, le plus plein, le plus condensé des écrivains et le plus systématique des penseurs!

Le plus joli, c'est qu'il accuse « la religion comtiste » de s'approprier « les modes de discussion loyolitiques ».

On conçoit que M. Lichtenberger n'aime point des « modes de discussion » sérieux qui rendraient la littérature et le journalisme trop difficiles. Comme nous le faisons remarquer à M. Bainville, les disciples de Loyola, soit dans leurs *Études*, soit dans leurs ouvrages, ceux du P. Gruber entre autres, sur Comte et le positivisme, ont accoutumé de s'in-

former avant d'apprécier une doctrine de l'importance du positivisme.

Nous reprochons donc surtout à M. André Lichtenberger de ne pas employer ces « modes de discussion loyolitiques » et de s'en tenir aux pitreries diurnalitiques qui n'en font accroire qu'aux « bons lecteurs de journaux » et qui sont indignes de son talent et, nous voulons le croire, de son caractère.

BÉVUE DE JOURNALISTE.

Dans *la Revue universelle* du 1^{er} mars, M. Jacques Bainville traite de « l'avenir de la civilisation » à la manière de Léon Daudet vitupérant « le stupide XIX^e siècle » :

« La civilisation, écrit-il, exige qu'un grand nombre de conditions économiques, sociales et politiques soient remplies. Voilà pourquoi Auguste Comte mettait au premier rang « l'immense question de l'ordre ». Voilà pourquoi il avait pris pour devise : « Ordre et progrès », le progrès ne se concevant pas dans l'anarchie et le désordre. Le jour où le fondateur du positivisme était allé proposer aux jésuites une alliance contre les « orages de l'avenir », le Père qui l'avait reçu l'avait pris pour un fou. Dans l'esprit d'Auguste Comte, cette démarche était un symbole. Il recherchait contre l'anarchie le concours de l'Église, la plus grande puissance d'ordre du monde. »

M. Jacques Bainville est un esprit distingué. Il a de la culture et il sait penser. Mais, comme tous les gens de lettres de *l'Action française*, il écrit beaucoup trop. Il s'embrouille souvent. Le positivisme semble lui être étranger, et il tient à en parler. Nous avons eu déjà l'occasion de lui signaler qu'il prenait parfois les idées de Comte pour celles de Proudhon, et réciproquement.

Cette fois encore, il confond à plaisir. Comte n'a jamais fait aucune démarche personnelle auprès d'aucun père jésuite. C'est son disciple Alfred Sabatier qui, de sa part, le 20 février 1857, sollicita un entretien du P. Beckx, général des jésuites à Rome. Ce dernier mit Sabatier en rapport avec le P. Rubillon. Ces bonnes gens ignoraient le grand philosophe. Sabatier remit le *Catéchisme positiviste* avec une dédicace de Comte pour le P. Beckx, qui s'empressa de ne pas le lire. Voilà

toute l'histoire. Nul père jésuite n'a vu et donc pu prendre Comte pour un fou.

Depuis, les jésuites se sont informés, et le P. Gruber, entre autres, a publié deux ouvrages documentés que M. Jacques Bainville fera bien de consulter si le journalisme lui en laisse le loisir : *Auguste Comte, fondateur du positivisme, sa vie, sa doctrine*; *Le Positivisme, depuis Comte jusqu'à nos jours*, traduits de l'allemand par M. l'abbé Ph. Mazoyer (Lethielleux, éd).

ISOLÉMENT employée, la marche objective, même systématisée, ne conviendrait qu'à la saine élaboration des éléments, mais en exposant toujours à méconnaître l'ensemble, ou du moins en plaçant sa conception générale à la fin d'une immense évolution, qui aurait presque épuisé l'essor mental. Réciproquement, l'usage exclusif de la marche subjective n'aboutirait qu'à faire toujours prévaloir la considération directe du système, mais sans laisser à l'esprit assez de liberté pour préparer dignement les matériaux d'une construction inébranlable.

Auguste Comte

BIBLIOGRAPHIE POSITIVISTE

I. — Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme.

- HECTOR DENIS. — *Discours philosophiques*, in-8°, 381 p., Giard, éd.
JULES DE GAULTIER. — *La philosophie officielle et la philosophie*, in-16, 160 p., 7 fr., Alcan, éd.
AUGUSTIN-THIERRY. — *Augustin Thierry, 1795-1855*, d'après sa correspondance, in-8°, 12 fr., Plon, éd.

II. — Ouvrages de critique ou de culture générale.

- PAUL APPELL. — *Éducation et enseignement*, in-16, 8 fr., Alcan, éd.
AULNEAU. — *Le Rhin et la France*, histoire politique et économique, in-16, 8 fr., Plon, éd.
AULARD. — *Le patriotisme français*, de la Renaissance à la Révolution, in-16, 283 p., 7 fr. Chiron, éd.
MAURICE BARRÈS. — *Un jardin sur l'Oronte*, roman, in-16, 7 fr. Plon, éd.
L. BIANCHI. — *La mécanique du cerveau et la fonction des lobes frontaux*, in-8°, 454 p., 62 fig., 35 fr., Arnette, éd.
D^r BINET-SANGLÉ. — *La fin du secret*, application de la perception directe de la pensée, 516 p., 15 fr., Albin Michel, éd.
PAUL BOURGET. — *Gustave Flaubert*, in-8°, 5 fr., Champion, éd.
EMILE BOREL. — *L'espace et le temps*, in-16, 254 p., 8 fr., Alcan, éd.
ANTOINE BROUSSE. — *Les rois de l'apologue* (Esopé et la Fontaine), in-12, 141 p., 4 fr., Maison d'art et d'édition.
D^r CABANÈS. — *Légendes et curiosités de l'histoire* (5^e série), in-16.
D^r G. CONTENAU. — *La civilisation assyro-babylonienne*, in-16, 144 p., 30 fig., 5 fr., Payot, éd.
ST. CHRITESCO. — *Systèmes cellulaires des mondes*. Explorations dans l'ultra-ether de l'univers et les anomalies des théories d'Einstein, in-8°, 440 p., 30 fr., F. Alcan, éd.
PAUL GINISTY. — *Anthologie du journalisme*, du XVII^e siècle à nos jours, 2 vol. in-16, 7 fr. chacun.
MAXIME GORKI. — *Écrits de révolution*, 6 fr., 75, Stock.
CHARLES GUIGNEBERT. — *Le christianisme médiéval et moderne*, in-18, 7 fr. 50, Flammarion, éd.
LORD HALDANE. — *Le règne de la relativité*, in-8°, 590 p., 30 fr., Gauthier-Villars, éd.
M. D'HARTOY. — *Les propos de Jacobus et les merveilles du progrès*, in-16, 6 fr., Perrin, éd.
O. HESNARD. — *Fr.-Th. Vischer* in-8°, 514 p., 25 fr., Alcan, éd.
P. S. LAPLACE. — *Essai philosophique sur les probabilités*, 2 vol. in-8° de 114 et 112 p., Gauthier-Villars, éd.

- PIERRE LASSERRE. — *Cinquante ans de pensée française*, in-16, 7 fr., Plon, éd.
- DIDEROT. — *Philosophie*, 3 fr. 50, Payot, éd.
- JEAN DELVOLVÉ. — *La technique éducative*, in-8°, 20 fr., F. Alcan, éd.
- G. MIE. — *La théorie einsteinienne de la gravitation*, in-12, 158 p., 4 fr. 50, Hermann, éd.
- MERMEIX. — *Fragments d'histoire* : VI. *Le combat des trois*. Notes et documents de la Conférence de la paix, in-16, 7 fr., Ollendorff, éd.
- J. MATHOREZ. — *Histoire de la formation de la population française*. Les étrangers en France sous l'ancien régime : II. Les Allemands, les Hollandais, les Scandinaves, in-8°, 459 p., Champion, éd.
- SIR JAMES MACKENZIE. — *L'avenir de la médecine*, in-8°, 280 p., 12 fr., Alcan éd.
- ÉMILE OLLIVIER. — *Lettres de l'exil, 1870-1874*, in-8°, 216 p., 7 fr., Hachette, éd.
- ÉPICTÈTE. — *Manuel*, suivi des réponses de l'empereur Hadrien, in-8°, 51 p., Société littéraire.
- GIOVANI PAPINI. — *Histoire du Christ*, in-8°, 464 p., 9 fr., Payot, éd.
- SAINT-PIERRE. — *Les Actes*, Introduction, traduction, commentaires, par L. Vouaux, in-8°, 484 p., 15 fr.
- RAYMOND RECOULY. — *Où en est l'Allemagne ?* Exposé des disponibilités actuelles de l'Allemagne, in-16, Hachette, éd.
- HAN RYNER. — *Les véritables entretiens de Socrate*, in-12, 250 p., 7 fr., Athena, éd.
- JULES SAGERET. — *Le syndicalisme intellectuel*, in-16, 4 fr. 50, Plon, éd.
- GEORGES SOREL. — *Introduction à l'économie moderne*, 2^e éd. revue et augmentée, in-16, 448 p., 9 fr. M. Rivière, éd.
- LAURENT TAILHADE. — *Petits mémoires de la vie*, in-16, 6 fr., Crès, éd.
- SIR J.-J. THOMSON. — *Électricité et matière*, in-16, 143 p., 6 fr. 50, Gauthier-Villars, éd.
- GEORGES BEAUME. — *Au pays des lettres. Parmi les vivants et les morts*, in-16, 300 p., 7 fr., Nouvelle librairie nationale.
- JEAN BECQUEREL. — *Exposé élémentaire de la théorie d'Einstein et de sa généralisation*, in-16, relié, 4 fr., Payot, éd.
- JEAN BECQUEREL. — *Le principe de la relativité et la théorie de la gravitation*, in-8, 351 p., 25 fr., Gauthier-Villars, éd.
- MAX BORN. — *La constitution de la matière*, in-8, 84 p., 36 fig., 6 fr., A. Blanchard, éd.
- HENRI BUSSON, JOSEPH FÈVRE, HENRY HAUSER. — *Les principales puissances d'aujourd'hui*, in-16, 82 gr., 118 cartes, 12 fr., Alcan, éd.
- NICOLAS BOURBAKINE. — *Introduction à la psychologie bibliologique*, 2 vol, 20 fr., Povolozky, éd.
- JEAN BOURDEAU. — *Tolstoï, Lénine et la révolution russe*, in-16, 8 fr. Alcan, éd.
- R. CANUDO. — *L'âme dantesque*, in-18, 4 fr., La Renaissance du livre, éd.
- L. CHRISTIAN. — *La vie future chez les Égyptiens*, in-12, 24 p., 0 fr. 50. Bonne presse, éd.

- P. DE CROUSAZ-CRETET. — *Paris sous Louis XIV*, in-8, 15 fr., Plon éd.
PAUL DUPONT. — *La notion du temps d'après Einstein*, in 16, 54 p.,
3 fr. 50, Alcan, éd.
M^{me} LÉON DAUDET. — *Comment élever nos filles*, in-18, 5 fr., A Fayard,
éd.
R. W. EMERSON. — *Les Anglais*. Esquisses de leur caractère, in-8,
10 fr., Payot, éd.
« UNION POUR LA VÉRITÉ ». — Correspondance, calendrier manuel de
Juillet.
GÉNÉRAL VUILLEMAIN. — *Introduction à la théorie d'Einstein*, 236 p.,
7 fr. 50, A. Michel, éd.
LÉANDRE VAILLAT. — *Le poète hindou Rabindranath Tagore*, in-16,
135 p., 3 fr. 60, Bossard, éd.
LÉONTINE ZANTA. — *Psychologie du féminisme*, in-16, 7 fr., Plon, éd.

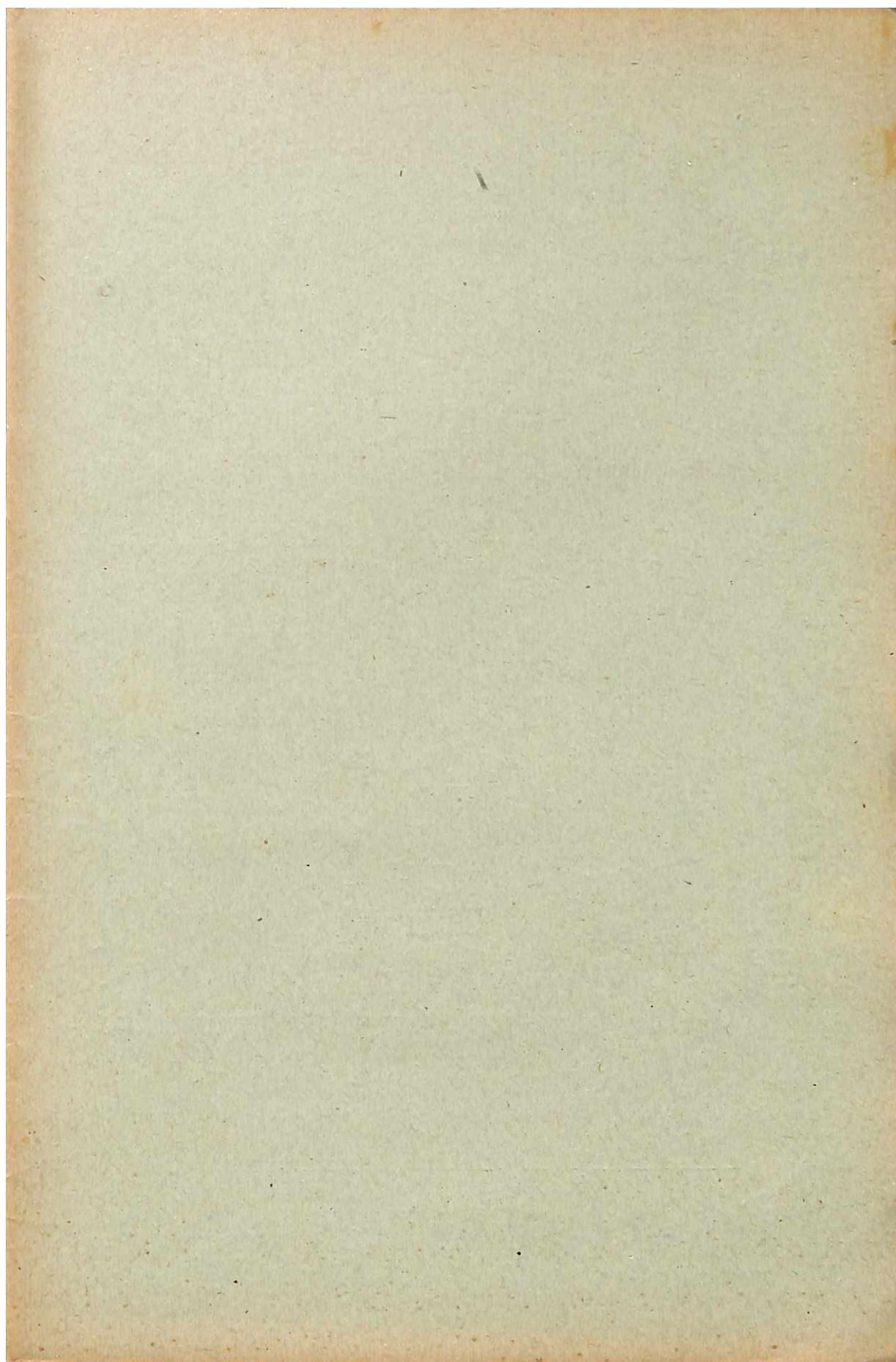
III. — Périodiques.

ARTICLES POSITIVISTES OU TRAITANT DU POSITIVISME.

- Démocratie*. — N° du 25 avril. — LÉONARD CONSTANT : Spiritualisme
et positivisme. III. Auguste Comte, p. 53.
Le Feu. — N° du 15 avril. — J.-L. GASTON PASTRE : Devant le monu-
ment d'Auguste Comte.
La Revue positiviste internationale. — N° 3, 1^{er} mai. — ÉMILE CORRA :
Hommage général aux morts de 1914-1918, p. 137. — A.-M. AU-
ZENDE : Alfred Sabatier, p. 155. — P. GRIMANELLI : Homère, p. 163.
— MARCEL BOLL : Autour de nos idées, p. 178. — Bulletin de
France, p. 188. — Bulletin d'Angleterre, p. 191, etc...

L'Administrateur-Gérant : ALFRED DUBUISSON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.



LIBRAIRIE-BIBLIOTHÈQUE

AUGUSTE-COMTE

Nous avons dit dans notre déclaration initiale : « Ce sera une *Librairie-Bibliothèque de choix*. Nous n'offrirons que le meilleur. Aucun souci commercial ne nous portera à répandre la peste, c'est-à-dire les livres qu'au sens national, social, moral et humain, auquel nous nous tenons, nous jugeons imbéciles, anarchiques, dépravants et donc pernicieux. »

Ainsi, non seulement les positivistes, mais tous ceux qui s'inquiètent du débordement de boue, d'insanités et de barbarie qui asphyxie et menace de submerger la claire et haute intelligence française, *tous les bons citoyens se feront un devoir d'aider cette entreprise de régénération intellectuelle et morale en nous réservant leurs achats et leurs commandes de librairie, d'abonnements aux Journaux et Revues, etc.*

De notre côté, nous nous efforcerons de les servir rapidement et à leur entière satisfaction.

Notre *Bibliothèque de lecture sur place* est ouverte au public de 10 à 12 heures, de 14 à 18 heures et de 20 à 22 heures, tous les jours ouvrables, et le dimanche, de 9 h. à midi. *Nous recevrons avec reconnaissance les ouvrages utiles à répandre* qu'on voudra bien nous offrir.

GEORGES DEHERME

AUX JEUNES GENS

Un Maître : Auguste Comte

Une Direction : Le Positivisme

Un volume in-16, de 160 pages..... 5 fr.

(Envoi franco sur demande accompagnée d'un mandat ou chèque de 5 fr. à la Librairie-Bibliothèque Auguste-Comte, 16, rue Saint-Séverin, PARIS.)